

enn comprene réellement la portée de votre patriotique but. Nous serons toujours et quand même avec vous. Agréés, etc.

UN GROUPE DE PATRIOTES BOURGUIGNONS.

Lyon, 22 avril 1887.

Monsieur le Secrétaire,

Je viens de lire *Le Quand Même!* C'est par millions d'exemplaires que je voudrais pouvoir acheter ce journal, tant je comprends l'importance du but.

L'œuvre est de toute nécessité, mais, il faut le dire et le faire comprendre de plus en plus. En ce qui me concerne, je ne faillirai pas à ce devoir. Pour vous, Monsieur, mon salut sincère.

CHAPTET,  
rue du Parfait-Silence, 11, employé d'administration.

## LE PORTE-DRAPEAU.

I.

Le régiment était en bataille sur un talus du chemin de fer, et servait de cible à toute l'armée prussienne massée en face, sous le bois. On se fusillait à quatre-vingts mètres. Les officiers criaient : « Couchez-vous!... » mais personne ne voulait obéir, et le fier régiment restait debout, groupé autour de son drapeau. Dans ce grand horizon de soleil couchant, de blés en épis, de pâturages, cette masse d'hommes, tourmentée, enveloppée d'une fumée confuse, avait l'air d'un troupeau surpris en rase campagne dans le premier tourbillon d'un orage formidable.

C'est qu'il en pleuvait du fer sur ce talus! On n'entendait que le crépitement de la fusillade, le bruit sourd des gamelles roulant dans le fossé, et les balles qui vibraient longuement d'un bout à l'autre du champ de bataille, comme les cordes tendues d'un instrument sinistre et retentissant. De temps en temps le drapeau qui se dressait au-dessus des têtes, agité au vent de la mitraille, sombrait dans la fumée : alors une voix s'élevait grave et fière, dominant la fusillade, les râles, les jurons des blessés : « Au drapeau, mes enfants, au drapeau!... » Aussitôt un officier s'élançait vague comme une ombre dans ce brouillard rouge, et l'héroïque enseigne, redevenue vivante, planait encore au-dessus de la bataille.

Vingt-deux fois elle tomba!... Vingt-deux fois sa hampe encore tiède, échappée à une main mourante, fut saisie, redressée, et lorsqu'au soleil couché, ce qui restait du régiment — à peine une poignée d'hommes — battit lentement en retraite, le drapeau n'était plus qu'une guenille aux mains du sergent Hornus, le vingt-troisième porte-drapeau de la journée.

II.

Ce sergent Hornus était une vieille bête à trois brisques, qui savait à peine signer son nom, et avait mis vingt ans à gagner ses galons de sous-officier. Toutes les misères de

l'enfant trouvé, tout l'abrutissement de la caserne se voyaient dans ce front bas et buté, ce dos vouté par le sac, cette allure inconsciente de troupière dans le rang. Avec cela il était un peu bête, mais, pour être porte-drapeau, on n'a pas besoin d'éloquence. Le soir même de la bataille, son colonel lui dit : « Tu as le drapeau, mon brave; eh bien, garde-le. » Et sur sa pauvre capote de campagne, déjà toute passée à la pluie et au feu, la cantinière surfluta tout de suite un liseré d'or de sous-lieutenant.

Ce fut le seul orgueil de cette vie d'humilité. Du coup la taille du vieux troupière se redressa. Ce pauvre être habitué à marcher courbé, les yeux à terre, eut désormais une figure fière, le regard toujours levé pour voir flotter ce lambeau d'étoffe et le maintenir bien droit, bien haut, au-dessus de la mort, de la trahison, de la déroute.

Vous n'avez jamais vu d'homme si heureux qu'Hornus les jours de bataille, lorsqu'il tenait sa hampe à deux mains, bien affermie dans son étui de cuir. Il ne parlait pas, il ne bougeait pas. Sérieux comme un prêtre, on aurait dit qu'il tenait quelque chose de sacré. Toute sa vie, toute sa force était dans ses doigts crispés autour de ce beau haillon doré sur lequel se ruaienaient les balles, et dans ses yeux pleins de défi qui regardaient les Prussiens bien en face, d'un air de dire : « Essayez donc de venir me le prendre!... »

Personne ne l'essaya, pas même la mort. Après Borny, après Gravelotte, les batailles les plus meurtrières, le drapeau s'en allait de partout, haché, troué, transparent de blessures; mais c'était toujours le vieil Hornus qui le portait.

III.

Puis septembre arriva, l'armée sous Metz, le blocus, et cette longue halte dans la boue où les canons se rouillaient, où les premières troupes du monde, démoralisées par l'inaction, le manque de vivres, de nouvelles, mouraient de fièvres et d'ennui au pied de leurs faisceaux. Ni chefs ni soldats, personne ne croyait plus; seul Hornus avait encore confiance. Sa loque tricolore lui tenait lieu de tout et tant qu'il la sentait là, il lui semblait que rien n'était perdu. Malheureusement, comme on ne se battait plus, le colonel gardait le drapeau chez lui dans un des faubourgs de Metz, et le brave Hornus était à peu près comme une mère qui a son enfant en nourrice. Il y pensait sans cesse. Alors quand l'ennemi le tenait trop fort, il s'en allait à Metz tout d'une course, et rien que de l'avoir vu toujours à la même place, bien tranquille contre le mur, il s'en revenait plein de courage, de patience, rapportant, sous sa tente trempée, des rêves de bataille, de marche en avant, avec les trois couleurs toutes grandes déployées flottant sur les tranchées prussiennes.

Un ordre du jour du maréchal Bazaine fit disparaître ces illusions. Un matin, Hornus, en s'éveillant, vit tout le camp en rumeur, les soldats par groupes, très animés, s'excitant, avec des cris rage, des poings levés

tous du même côté de la ville, comme si leur colère désignait un coupable. On cria : « Enlevons-le!... Qu'on le fusille!... » Et les officiers laissaient dire... Ils marchaient à l'écart, la tête basse, comme s'ils avaient eu honte devant leurs hommes. On venait de lire à cent cinquante mille soldats, bien armés, encore valides, l'ordre du maréchal qui se livrait à l'ennemi sans combat.

« Et les drapeaux? » demanda Hornus en pâlisant... Les drapeaux étaient livrés avec le reste, avec les fusils, ce qui restait des équipages, tout...

« To... To... Tonnerre de Dieu!... bégaya le pauvre homme. Ils n'auront toujours pas le mien... » Et il se mit à courir du côté de la ville.

IV.

Là aussi il y avait une grande animation. Gardes nationaux, bourgeois, gardes mobiles criaient, s'agitaient. Des députations passaient, frémissantes, se rendant chez le maréchal. Hornus, lui, ne voyait rien, n'entendait rien. Il parlait seul, tout en remontant la rue du Faubourg.

« M'enlever mon drapeau!... Allons donc! Est-ce que c'est possible? Est-ce qu'on a le droit? Qu'il donne aux Prussiens ce qui est à lui, ses carrosses dorés, et sa belle vaisselle plate rapportée de Mexico! Mais ça, c'est à moi... C'est mon honneur. Je défends qu'on y touche. »

Tous ces bouts de phrase étaient hachés par la course et sa parole bégue : mais au fond il avait son idée, le vieux! Une idée bien nette, bien arrêtée, prendre le drapeau, l'emporter au milieu du régiment, et passer sur le ventre des Prussiens avec tous ceux qui voudraient le suivre.

Quand il arriva là-bas, on ne le laissa pas même entrer. Le colonel, furieux lui aussi, ne voulait voir personne... Mais Hornus ne l'entendait pas ainsi.

Il jurait, criait, bousculait le planton : « Mon drapeau... je veux mon drapeau... »

A la fin une fenêtre s'ouvrit :

« C'est toi, Hornus? »

— Oui, mon colonel, je...

— Tous les drapeaux sont à l'Arsenal...

— Tu n'as qu'à aller, on te donnera un reçu...

— Un reçu?... pourquoi faire?...

— Mais, colonel...

— « F...-moi la paix!... » et la fenêtre se referma.

Le vieil Hornus chancelait comme un homme ivre.

« Un reçu... un reçu... » répétait-il machinalement... Enfin il se remit à marcher, ne comprenant plus qu'une chose, c'est que le drapeau était à l'Arsenal et qu'il fallait le ravoir à tout prix.

Les portes de l'Arsenal étaient toutes grandes ouvertes pour laisser passer les fourgons prussiens qui attendaient rangés dans la cour. Hornus en entrant eut un frisson. Tous les autres porte-drapeaux étaient là, cinquante ou soixante officiers, navrés, silencieux; et ces voitures sombres sous la pluie,

ces hommes groupés derrière, la tête nue : on aurait dit un enterrement.

Dans un coin, tous les drapeaux de l'armée de Bazaine s'entassaient, confondus sur le pavé boueux. Rien n'était plus triste que ces lambeaux de soie voyante, ces débris de franges d'or et de hampes ouvragées, tout cet attirail glorieux jeté par terre, souillé de boue. Un officier de l'administration les prenait un à un, et, à l'appel de son régiment, chaque porte-enseigne s'avancait pour chercher un reçu. Raides, impassibles, deux officiers prussiens surveillaient le chargement.

Et vous vous en alliez ainsi, ô saintes loques glorieuses, déployant vos déchirures, balayant le pavé tristement comme des oiseaux aux ailes cassées! Vous vous en alliez avec la honte des belles choses souillées, et chacune de vous emportait un peu de la France. Le soleil des longues marches restait entre vos plis passés. Dans les marques des balles vous gardiez le souvenir des morts inconnus, tombés au hasard sous l'étendard visé...

« Hornus, c'est à toi... On t'appelle... va chercher ton reçu... »

Il s'agissait bien de reçu!

Le drapeau était là devant lui. C'était bien le sien, le plus beau, le plus mutilé de tous... Et en le revoyant il croyait être encore là-haut sur le talus. Il entendait chanter les balles, les gamelles fracassées et la voix du colonel : « Au drapeau, mes enfants!... » Puis ses vingt-deux camarades par terre, et lui vingt-troisième se précipitant à son tour pour relever, soutenir le pauvre drapeau qui chancelait faute de bras. Ah! ce jour-là il avait juré de le défendre, de le garder jusqu'à la mort. Et maintenant...

De penser à cela, tout le sang de son cœur lui sauta à la tête. Ivre, éperdu, il s'élança sur l'officier prussien, lui arracha son enseigne bien-aimée qu'il saisit à pleines mains; puis il essaya de l'élever encore, bien haut bien droit en criant : « Au dra... » mais sa voix s'arrêta au fond de sa gorge. Il sentit la hampe trembler, glisser entre ses mains. Dans cet air las, cet air de mort qui pèse si lourdement sur les villes rendues, les drapeaux ne pouvaient plus flotter, rien de fier, ils ne pouvaient plus vivre... Et le vieil Hornus tomba foudroyé.

Alphonse DAUDET.

### LES RÉUNIONS PATRIOTIQUES.

FANFARE DES TOURISTES LYONNAIS.

Une nombreuse et brillante société assistait dimanche dernier au magnifique concert donné par la fanfare des Touristes lyonnais, à la Villa des Fleurs. Nous adressons nos sincères félicitations aux membres de cette vaillante société, et aux artistes qui ont bien voulu prêter leur concours, et en particulier à M<sup>lle</sup> Perrayon et à M. Perret tous deux lauréats du Conservatoire, et artistes d'avenir. M. Perret a dit avec beaucoup de talent, une poésie patriotique de M. Camille Roy intitulée « *Quand Même* » et qui lui a valu

les applaudissements unanimes des spectateurs. Le concert a été terminé par la *Marseillaise* exécutée d'une façon magistrale par la fanfare.

DE LA POUZE.

### SOCIÉTÉ DES TIREURS DU RHONE.

Dimanche a eu lieu le banquet d'ouverture du concours de tir de la Société des Tireurs du Rhône. M. E. Thiers député s'est fait excuser; M. Jacquier a bien voulu le remplacer comme président du banquet.

La réunion a été très animée et plusieurs toasts ont été portés. A trois heures, le tir a commencé. Nos remerciements à la Société qui contribue si énergiquement à stimuler l'ardeur patriotique de la jeunesse en formant d'excellents tireurs.

### PETITE POSTE.

*Un patriote indigné.* — Nous avons pris nos mesures pour que les gamineries signalées ne se reproduisent plus parmi les sociétés dont vous indiquez le nom; nous avons communiqué votre lettre à qui il était nécessaire.

Veillez nous donner votre adresse pour une communication.

— Le correspondant qui nous a envoyé une poésie *Quand Même* est prié de se faire connaître.

M. I. A. D., rue Mercière. — Bonne idée. Nous la soumettrons à qui de droit. Merci.

### LES COLLABORATEURS DU QUAND MÊME

MM. Louis PEYRAMONT

Tony RÉVILLON

Henri ROCHEFORT

Félix PYAT

Alphonse DAUDET

Jules CLARETIE

Georges OHNET

Pierre VÉRON

Arsène HOUSSAYE

Eugène CHAVETTE

et de tous les membres de la Société des Gens de Lettres,

SIÈGE SOCIAL :

47, r. Chaussée-d'Antin PARIS

Le Gérant du *Quand Même*,

P. DESROCHES.

Lyon. — Imp. BOURGEON, r. St-Paul, 36.

## ANNONCES LEGALES, JUDICIAIRES ET AVIS DIVERS

### CORICIDE FRANÇAIS.

Guérison radicale et sans aucune douleur des cors, durillons, œils de perdrix, verrues, etc.

Par l'emploi du *Coricide français* préparé par Cl. GACON, pharmacien, décoré par la Société française de secours aux blessés et malades des armées de terre et de mer, membre de la Société protectrice de l'enfance, FOURNISSEUR DES SOCIÉTÉS DE SECOURS MUTUELS 63, rue Victor-Hugo (ci-devant rue Bourbon, près la place Perrache), LYON.

Le flacon accompagné d'un prospectus indiquant le mode d'emploi fr. 1.

Franco par la poste contre fr. 1, 10.

Vente en gros à la pharmacie centrale.

Vente en détail dans toutes les pharmacies.

Aperçu de quelques autres spécialités préparées à la maison.

**Pilules alsaciennes.** Recommandées par le corps médical pour combattre avec efficacité la constipation, étourdissements ou vertiges, vices du sang provenant de n'importe quelle cause; suivant les doses auxquelles on les prend, elles agissent comme dépuratives, apéritives, et même purgatives.

**Pommade A. Claire.** Remède souverain, d'une ancienne réputation dans toutes les affections de la peau et du cuir chevelu.

Le pot 2 fr., le demi-pot 1 fr. 25; par la poste 0 fr. 20 en plus.

**Elixir dentifrice.** Spécifique pour calmer les douleurs de dents les plus aiguës. Le flacon 0 fr. 60.

**Pilules ferrugineuses.** Toni-apéritives, employées avec un réel avantage dans l'anémie, la chlorose sous toutes ses formes et surtout lorsqu'il y a perte d'appétit.

**DÉPOT PRINCIPAL** de toutes les spécialités pharmaceutiques. *Eaux minérales françaises et étrangères.*

Produits dosimétriques du D<sup>r</sup> Burgrave.

Toute commande faite par la poste accompagnée d'un mandat ou timbres-poste, est envoyée par retour du courrier. Les soins les plus minutieux président à la préparation et à l'envoi de tout ce qui sort de ma maison.

Situé dans le quartier le plus fréquenté de Lyon, à proximité de la gare de Perrache, la plus importante de toute la région, j'ai tenu à organiser ma Maison d'une manière irréprochable à tous les points de vue.

34, 36, 38 — Rue et Place de la République — 34, 36, 38

— A LYON —

## AUX DEUX PASSAGES

GRANDS MAGASINS DE NOUVEAUTÉS

Les plus importants de Lyon et de toute la Province.

TAPIS, AMEUBLEMENTS, CACHEMIRES DES INDES, CHALES, FOURRURES, SOIERIES, VELOURS, LAINAGES, ÉTOFFES DE FANTAISIE, TISSUS NOIRS, DRAPERIE, FLANELLES, TOILES, CALICOTS, MOUSSELINES, COUVERTURES, LINGE DE TABLE ET DE MAISON A LA PIÈCE OU TOUT CONFECTIONNÉ, CHEMISERIE, LINGERIE, CORSETS, JUPES, JUPONS, MANTEAUX, CONFECTIONS, ROBES, COSTUMES ET CHAPEAUX POUR DAMES, FILLETES ET GARÇONNETS, BONNETERIE, ARTICLES TRICOTÉS, CHAUSSURES D'APPARETMENTS, PARAPLUIES, GANTERIE, CRAVATES, RUBANS, PASSEMENTERIE, MERCERIE, POUPÉES, MARQUINERIE, LAQUES, PETITS MEUBLES DE LUXE, OBJETS DE FANTAISIE, ETC.

La Maison des DEUX PASSAGES, dont l'importance et l'organisation sont aujourd'hui sans égales en province, doit son succès toujours croissant à sa manière loyale de traiter les affaires, à la quantité et à la variété de ses assortiments et surtout à la véritable modicité de ses prix.

**PRIX FIXES MARQUÉS EN CHIFFRES CONNUS**

Echange ou remboursement de tout achat qui laisserait le moindre regret.

Envoi franco du catalogue d'échantillons et de marchandises, pour tout achat à partir de 25 francs.

### Maison d'Accouchements

FONDÉE EN 1843, DIRIGÉE PAR

M<sup>me</sup> PARADIS

PROFESSEUR LIBRE D'ACCOUCHEMENT

Cet Établissement reçoit les Pensionnaires à toutes les époques de la grossesse. — CAMPAGNE SPLENDIDE aux portes de LYON (rive du Rhône), à la disposition des malades. — CHAMBRES INDÉPENDANTES. — Se charge des enfants, **DISCRÉTION ABSOLUE.** — Traitement des maladies de femmes.

Pour renseignements et correspondance, S'adresser au

### CABINET DE CONSULTATIONS

35, rue Centrale, Lyon,

De 10 heures à 4 heures.

### Vins de Bordeaux et Vins Fins.

MAISON RECOMMANDÉE

MALAURENT

Propriétaire

BORDEAUX

AGENT POUR LYON ET LA RÉGION

M. J.-A. POULAIN

61 — Rue Victor-Hugo — LYON

ON DEMANDE DES

### Correspondants

dans toutes les villes de France et surtout dans les villes frontalières.

Adresser les offres au Secrétaire de la Rédaction du *Quand Même*, à Lyon, 35, rue Centrale.

## AVIS

CONCERNANT LES

### ANNONCES JUDICIAIRES ET LÉGALES

Par décret du 18 décembre 1870, provisoirement et jusqu'à ce qu'il ait été autrement décidé, les annonces judiciaires et légales pourront être insérées au choix des parties, dans l'un des journaux publiés dans le département. Néanmoins les annonces judiciaires relatives à la même procédure seront insérées dans le même journal.

Le *Quand Même* insérera donc toutes les Annonces judiciaires et légales.

ON DEMANDE, place de représentant pour cafés, vins et liqueurs. — M. CHANTELOUP, 47, cours Lafayette, café Périllet.

ON DEMANDE, place de représentant pour cafés, vins et liqueurs. — M. MAIRE, 139, rue Boileau.

ON DEMANDE des apprenties brodeuses. — M<sup>me</sup> MARCEL, 53, place de la République.

LYON, 77, rue de la République, 79, Lyon. — GONDARD, Coiffeur. — Maison recommandée pour sa postiche perfectionnée. — Lyon, 77, rue de la République, 79, Lyon, près le Casino, en face Phôtel COLLET.

LOUER, jolie chambre meublée, avec jardin, à CUIRE, près l'octroi de la Croix-Rousse, s'adresser impasse Margnole, n° 6.

JEUNE HOMME, 25 ans, ayant une belle écriture demande emploi quelconque. — Ecrire initiales L.-M.-G., rue de la Charité, 24.

DEMOISELLE alsacienne, au courant du commerce, désire un emploi quelconque. Références. S'adresser à M<sup>lle</sup> CAMPANINI, rue de la Loge, 4, Lyon.

UN JEUNE HOMME 27 ans, bachelier ès-lettres et ès-sciences demanderait à donner des répétitions ou un emploi de quelques heures par jour. — Ecrire n° 214, bureau du journal.

SCALA-BOUFFES.

Direction de M. GUILLET. Tous les soirs, représentations variées. Incessamment importants débuts.

GUIGNOL.

(passage de l'Argue). Guignol : M. Delisle. Gnatron : M. Jossierand. Cadet : M. Durfour. Madelon : M<sup>me</sup> William.

### A nos Lecteurs.

Nous insérerons gratuitement les Demandes et Offres d'emplois et toutes les communications émanant de Voyageurs de Commerce, de la Ligue des Patriotes, des Sociétés de tir, de gymnastique et autres Sociétés patriotiques.